

PIERRE NOIRCLERC

D'autres prendront
nos places

roman



Prix WeLoveWords
2011

Flammarion

Le grand de la publication

PIERRE NOIRCLERC

D'autres prendront nos places

r o m a n

« J'étais un raté moderne. Un type qui a tout fait comme il faut. Pas d'ennuis avec les flics, à part quelques contraventions, un diplôme, pas de handicap, un physique ni gracieux ni disgracieux. Et pourtant j'y arrivais pas. On devrait filer une notice à la naissance : *Comment se démerder dans un monde pourri et corrompu peuplé à 95 % d'abrutis complets.* »

Entretiens d'embauche absurdes, saouleries solitaires et étreintes minables, le quotidien risible d'un antihéros de la génération Y balloté entre l'échec et la résignation, qui finira par dégoter une carrière et un amour forcément imparfaits.

Pierre Noirclerc n'a pas trente ans. D'autres prendront nos places a reçu le Prix WeLoveWords 2011. Parmi trois cents manuscrits, ce premier roman a séduit, par son style et son humour, un jury composé de professionnels des mots.

Flammarion

Extrait de la publication

D'autres prendront nos places

Pierre Noirclerc

D'autres prendront nos places

roman

Flammarion

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-7957-5

« Ceci est ta vie, ceci est à toi. »

Georges Perec, *Un homme qui dort*

PREMIÈRE PARTIE

1

L'histoire commence l'année dernière vers avril. Un peu absurdement, j'avais pensé que la chance me sourirait davantage dans la capitale. Il est encore temps – c'est ce que je pensais ; il est encore temps de faire quelque chose de moi. J'ai pris le train de huit heures quinze.

Dans l'avenue qui va à la gare je suis passé devant la place où j'avais garé ma bagnole un soir de décembre. C'était un hiver rigoureux comme le sont les hivers dans l'Est. Moins dix au thermomètre, facile. Du verglas et de la neige. C'était un samedi soir et comme tous les autres samedis soir il s'agissait de tromper l'ennui. À l'époque j'avais un pote qui logeait dans le coin, et le samedi soir on s'occupait principalement en picolant. Cette fois-là on avait décidé de faire un sort à la bouteille de William Lawson. Ça nous avait pris deux bonnes heures, après ça j'étais allé vomir et je m'étais écroulé avec la lunette des WC dans les bras. Ensuite il avait bien fallu que je rentre dans le blizzard. Je me suis installé au volant

mais ma bagnole refusait de démarrer. Rien à faire, c'est une vieille voiture et il faisait trop froid. Alors j'ai pris mes jambes et je suis monté. J'habitais en haut d'une côte. En été, on la grimpe en sueur, et en hiver on s'appuie au mur du cimetière pour éviter de se casser la gueule. Mon état ne facilitait pas les choses. Quand je suis arrivé, je me suis aperçu que je n'avais pas mes clés. J'ai vomi à nouveau, je suis redescendu et j'ai passé la nuit dans ma bagnole.

Dans le train je me suis assis sur un strapontin. Le compartiment, c'est bien pour les gosses qui piaillent et les gens qui téléphonent. Si on veut avoir la paix il vaut mieux choisir un strapontin. Personne n'en veut de celui-là. Le contrôleur est passé.

— Et pourquoi vous allez pas dans le compartiment ?

— J'aime pas.

— Et pourquoi vous aimez pas ?

— J'aime pas, j'aime pas. Y a pas de place pour les jambes.

— Bon. Restez là, alors.

— Merci.

Un quart d'heure avant l'arrivée tous les gens du compartiment étaient venus m'emmerder parce que j'étais près de la sortie. Ils donnaient l'impression de vouloir descendre avant moi. Tous ces gens s'entassaient debout, et moi j'étais assis, la figure à hauteur de leur sexe. Je ne disais rien, mais je pensais que

bientôt quelqu'un allait venir s'asseoir sur mes genoux et il faudrait que je trouve ça normal.

La rame a fini par atteindre la gare de l'Est après avoir traversé un paysage d'immeubles délabrés, tagués ; immondes verrues annonçant un début d'urbanisation. Quand les portes se sont ouvertes le quai était de mon côté. Il y avait une chance sur deux que les portes s'ouvrent d'un côté ou de l'autre et j'ai gagné. C'est moi Neil Armstrong. J'ai traversé la gare et je suis sorti par le flanc avant de gravir les marches en direction de la gare du Nord. Un autre train m'attendait. Paris, j'aurai l'occasion d'y revenir dans pas si longtemps mais pour l'instant j'allais à Londres.

La gare du Nord pue autant que celle de l'Est sauf qu'il y a encore plus de monde. Et à l'entrée il faut traverser un cortège de mendiants qui vous mettent des gobelets sous le nez. Si vous n'avez pas d'argent, ils essaient quand même d'avoir une cigarette. Je devais me présenter une demi-heure à l'avance pour prendre l'Eurostar. Parce qu'il faut passer sous des portiques de sécurité, faire scanner ses bagages et montrer son passeport.

J'ai fait tout ça et ensuite je me suis offert un café. Un jus bien noir dans un petit gobelet. Quelques minutes après ça j'ai attrapé la courante et j'ai dû aller aux toilettes. Il y avait du monde, mais au moins on était entre hommes et on pouvait faire du bruit. Je me suis laissé aller. Tous ces types portaient des costards mais aux chiottes on était à égalité.

Quand je suis sorti je me sentais beaucoup mieux. J'observais tous ces gens en partance, certains avaient pu avoir un siège dans le hall et ils feuilletaient des magazines en écoutant les annonces de la voix. Et

puis la voix a annoncé l'embarquement et tout le monde s'est précipité vers les portes.

Dans le compartiment, je me suis assis à la place indiquée sur le billet. J'étais côté couloir. Et bien sûr ça papotait et les oreillettes des lecteurs MP3 grésillaient. Le train allait bientôt partir quand on m'a demandé pardon. J'ai levé la tête et c'était une jeune femme qui souriait. Elle avait l'intention d'occuper la place côté fenêtre. C'était son droit.

Je me suis levé et je me suis saisi de sa valise pour la placer en hauteur.

— Oh, merci !

— Mais je vous en prie.

Mon bagage faisait la même taille et j'emmenais tout ce que je possédais. Je me suis demandé si elle comptait revenir un jour.

Le train s'est mis en branle. Je me suis enfoncé dans le siège et j'ai commencé à la reluquer. Il n'y a que dans les transports en commun où il est possible de se trouver si proche d'une fille comme ça. La plupart du temps on échoue à côté d'un obèse qui suinte mais là j'étais plutôt bien tombé. Elle avait des cheveux bruns et épais, des grands yeux et une bouche à pervertir le bon Dieu lui-même. Et puis c'était presque l'été et il faisait chaud. Elle s'était vêtue en conséquence.

Pendant tout le trajet il ne s'est rien passé. Elle avait remué son sac pour en sortir un torchon people et un iPod. Ensuite elle avait lu les dernières aventures présumées des gens célèbres et elle avait écouté le Brian Jonestown Massacre. Et moi je continuais à

regarder en biais parce que je savais que l'attribution des sièges était purement aléatoire.

À l'arrivée à Londres, elle s'est excusée et m'a enjambé. Elle a descendu sa valise toute seule et après je l'ai vue passer sur le quai alors que j'étais encore à l'intérieur. Sur son siège, il y avait un Post-it. Et dessus une adresse e-mail.

